

LE FRONT DE COMBAT S'ÉTEND SUR 190 KILOMÈTRES

EXCELSIOR

9^e Année. — N° 2.844. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

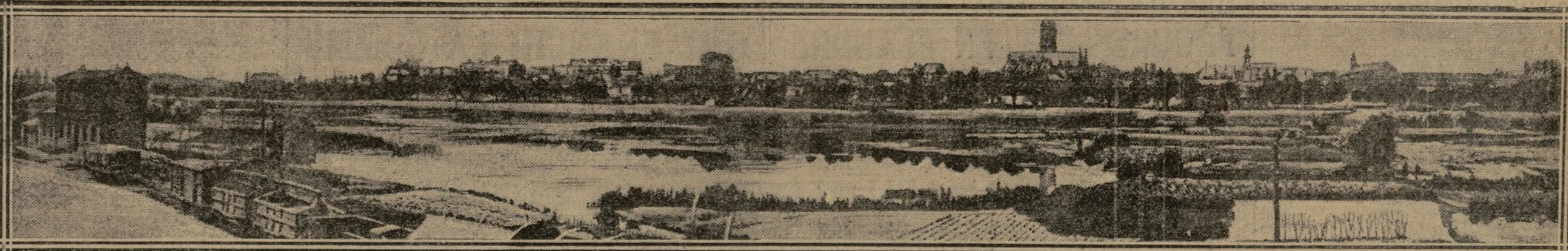
TOUTE PERSONNE QUI

le LUNDI 2 SEPTEMBRE 1918	aura vécu 12.811 JOURS	et dont PAUL est le prénom habituel
---------------------------------------	------------------------------	--

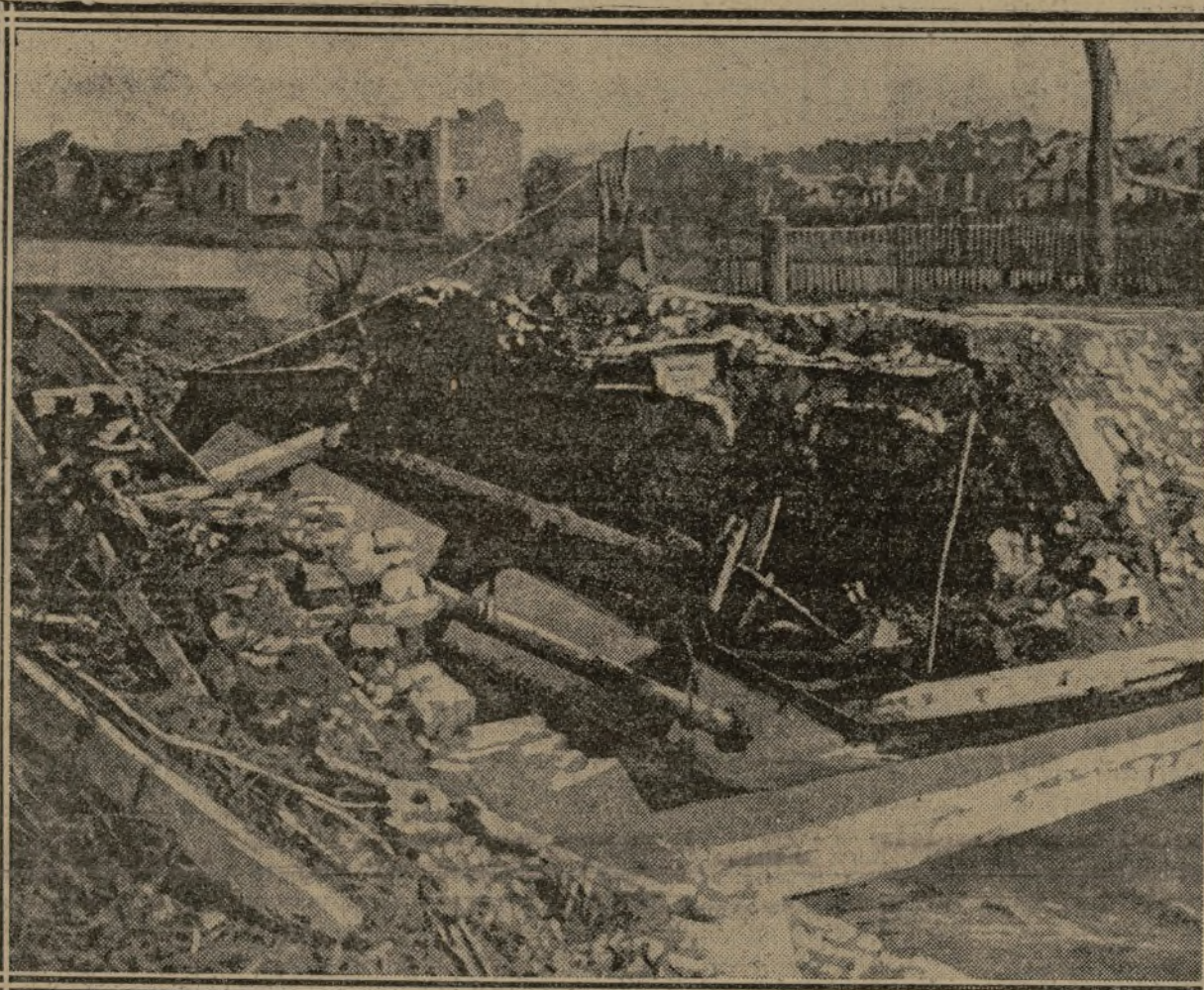
recevra, à titre gracieux, un abonnement d'un an à EXCELSIOR et sera intéressée dans nos bénéfices de 1919.

A DÉTACHER ET À CONSERVER

LES BRITANNIQUES SONT ENTRÉS A PÉRONNE



VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE DE PÉRONNE : PHOTOGRAPHIE PRISE AU BORD DE LA SOMME QUELQUES MOIS AVANT LA GUERRE



UN PONT DÉTRUIT A L'ENTRÉE DE LA VILLE



LA RUE PRINCIPALE DE PÉRONNE EN RUINES



LE MONT SAINT-QUENTIN SOUS LE BOMBARDEMENT. CLEF DE PÉRONNE, IL A ÉTÉ ENLEVÉ PAR LES BRITANNIQUES APRÈS DOUZE HEURES DE COMBAT. L'enlèvement par les Australiens de la forte position du mont Saint-Quentin, véritable sentinelle avancée, condamnait l'ennemi à évacuer Péronne à brève échéance. Hier, les soldats du général Rawlinson sont entrés dans la petite ville historique dont les remparts moyenageux, les maisons curieuses et les douves ont croulé sous les obus. Débordée par le nord, Péronne est tombée aux mains de nos alliés après de furieux combats au cours desquels les troupes britanniques ont encore affirmé leur supériorité.

LES TORPILLAGES FAVORISENT LE MOUVEMENT ENTENTISTE AU DELA DES PYRÉNÉES

L'influence germanophile, considérable en Espagne avant les derniers attentats, semble singulièrement en décroissance. Il convient de constater, en outre, que la marche victorieuse de nos armées a vivement contribué à un tel résultat.

L'Espagne possède à Paris un groupe d'amis actifs présidé par M. Anatole France et où fréquentent de nombreux membres de la colonie espagnole qui sont de fervents admirateurs de notre pays.

Voici ce qu'on nous y a dit hier : — Le cabinet de Madrid s'est décidé à agir à l'instigation des armateurs et des gens de mer. Le gouvernement a pratiqué jusqu'ici une politique d'ajournement. Les germanophiles sont puissants en Espagne. Mais les industriels, les banquiers et les intellectuels sont résolument ententistes et francophiles. Ils le sont par affinités de race et de culture, admiration et sympathie d'abord, mais aussi — et c'est là une raison puissante — parce que, pour les deux premières catégories, les intérêts économiques du pays sont d'accord avec leurs sentiments. En somme, et pour résumer la situation en une formule, l'Espagne est divisée en deux partis : celui des *Droites*, puissance réactionnaire : germanophile ; celui de la coalition des *Gauches*, parti intellectuel, réformiste, socialiste, républicain : francophile. Depuis le début de la guerre, le parti socialiste et le parti réformiste, dont le leader est M. Melquiades Alvarez, professeur à l'Université d'Oviedo, interprète éloquent de la démocratie, ont pris une attitude franchement favorable aux Alliés. La brillante campagne oratoire de M. Alvarez prêchant dès le premier jour une neutralité bienveillante a fait comprendre aux masses que tous les intérêts du pays étaient du côté de l'Entente. En mai 1917, un grand meeting qui amena par trains spéciaux plus de 20.000 personnes à Madrid demanda dans son ordre du jour la rupture des relations diplomatiques avec l'Allemagne. Cette rupture devait être une riposte aux torpillages et à la violation systématique du droit des neutres. Le gouvernement ne crut pas devoir répondre à cet appel. Il ne faut pas oublier qu'il avait subi une crise à la suite de son accord avec l'Angleterre.

Pour l'Espagne, la guerre est une question de politique intérieure, et celle-ci détermine des courants violents, des luttes très dures où toutes les passions se donnent libre cours. Mais ce que ne fit pas le gouvernement sous la pression des éléments de gauche, il dut le faire sous la pression plus forte encore des intérêts économiques. Les torpillages ont causé de graves pertes à la marine marchande de l'Espagne. Ils constituent un risque inacceptable, non seulement pour les armateurs, mais encore pour toutes les industries qui commencent par voie de mer.

L'Espagne, qui était un marché pour les produits de l'Allemagne, peut tout faire sans celle-ci. Elle ne peut vivre sans l'Entente. Voilà ce qui a été compris et ce qui a formé un mouvement populaire favorable à une action énergique contre la piraterie allemande.

En dehors des questions de droit, de dignité, cette action est une application des lois de l'économie politique, une manifestation de l'instinct de conservation. Ce mouvement a été longtemps contenu par la propagande de vos ennemis. Après avoir travaillé les partis de droite, ils ont



M. MELQUIADES ALVAREZ

essayé d'agir sur ceux de gauche : ils ont complètement échoué.

Le parti germanophile a, de plus, reçu un coup sérieux du fait de vos plus récentes victoires. Et c'est grâce à cela que l'Espagne pourra prendre enfin position dans la guerre. — ROGER VALBELLE.

La Norvège défend sa neutralité

CHRISTIANIA, 1^{er} septembre. — Le gouvernement norvégien a notifié au corps diplomatique qu'il prenait des mesures pour compléter la défense de ses côtes contre les sous-marins.

Les exploits de l'aviation

(OFFICIEL FRANÇAIS). — Malgré le temps défavorable, notre aviation a fourni un travail important, en particulier en liaison avec l'infanterie, dans la zone de la bataille. Huit avions ennemis ont été abattus ou sont tombés désarmés.

(OFFICIEL BRITANNIQUE). — Au cours des combats aériens du 31 août, nous avons abattu six appareils ennemis, et trois autres ont été contraints d'atterrir désarmés. Sept des nôtres manquent.

Malgré les nuages à basse altitude, notre service aérien a pu effectuer sur tout le front au cours de la journée. Nos avions et ballons ont maintenu leur coopération complète avec nos troupes.

Pendant la journée, douze tonnes et demie de bombes ont été lancées.

DU KEMMEL A SOISSONS LE FRONT DE BATAILLE A 190 KILOMÈTRES

PÉRONNE EST PRISE

En dépit des contre-attaques des Allemands, la ville est tombée hier entre les mains des Australiens.

LES ARMÉES BRITANNIQUES PROGRESSENT EN FLANDRE LES ARMÉES FRANÇAISES ONT FRANCHI LA SOMME

Le bassin houiller du Nord se dégage de l'étreinte ennemie

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS



PÉRONNE VUE DES HAUTEURS DU MONT SAINT-QUENTIN

Communiqué britannique, 1^{er} septembre (13 heures). — Hier soir, l'ennemi a contre-attaqué à plusieurs reprises nos nouvelles positions au mont Saint-Quentin. Toutes ses tentatives ont été repoussées après des combats acharnés. Il a laissé des prisonniers entre nos mains.

Nous avons fait des progrès dans la direction du Transloy, et, pendant la nuit, nous avons chassé l'ennemi des villages de Longatte et Ecoust-Saint-Mein, en capturant une centaine de prisonniers.

Au nord de la route Arras-Cambrai, une heureuse action locale, menée par nous à l'est d'Haucourt, nous a valu plus de 50 prisonniers.

Dans le secteur de la Lys, notre avance continue. Nos troupes ont traversé la Lawe et approchent de la route La Bassée-Estaires.

Communiqué britannique, 1^{er} septembre (23 heures). — Ce matin, les troupes australiennes ont pris Péronne après avoir repoussé hier soir les contre-attaques ennemies au mont Saint-Quentin.

A 5 h. 30 ce matin, les Australiens ont continué leur avance, en liaison sur leur gauche avec les troupes anglaises.

De bonne heure, les Australiens



Que l'ennemi n'ait d'autre intention, pour le présent, que de regagner sans trop de dommage l'abri tutélaire de la ligne Hindenburg, que même il en ait déjà formé ce projet après l'échec de son offensive de juillet, c'est fort probable. Mais il est certain qu'il ne comptait nullement y être reconduit avec cette rapidité, et qu'à l'heure actuelle encore il fait tout son possible pour ralentir notre avance : les violentes contre-attaques qu'il vient de prononcer contre le mont Saint-Quentin montrent qu'il entendait bien se maintenir à Péronne au moins quelques jours encore. Il n'y est pas parvenu, puisque, dès hier, la ville tombait aux mains des Australiens, qui, pour la conquérir entièrement, durent se livrer à un combat de rues.

La bataille, aussi bien, a donné, en outre, à nos alliés, Flamincourt, Saint-Denis et une importante avance sur les

s'étaient emparés des positions allemandes à l'ouest et au nord de Péronne, et, continuant leur progression, tandis que de violents combats se livraient dans les rues et les maisons en ruines, ont pris d'assaut les faubourgs à l'est de la ville.

Les troupes australiennes tiennent Péronne, Flamincourt et Saint-Denis, et ont fait d'importants progrès sur les éperons est et nord-est du mont Saint-Quentin.

Sur la gauche des Australiens, les troupes de Londres, attaquant au sud-est de Comblès, se sont emparées de Bouchavesnes et de Raucourt, ainsi que des hauteurs qui dominent ces villages, et sont parvenues aux abords du bois de Saint-Pierre-Vaast.

Au cours de cette heureuse attaque, les troupes anglaises et australiennes ont rencontré une vive résistance, qu'elles ont surmontée, et ont fait plus de 2.000 prisonniers et pris quelques canons.

Sur le reste du front de bataille, nous avons réussi des opérations locales en différents points au sud de la route Arras-Cambrai.

Nos troupes ont repoussé l'ennemi des hauteurs de Morval et ont pris Beaulencourt et la crête à l'est de Bancourt et de Frémicourt.

Nous serrons l'ennemi de près dans Le Transloy et nous avons conquis Bullecourt et Heudicourt-les-Cagnicourt.

Nous avons fait plusieurs centaines de prisonniers.

Nous avons repoussé une contre-attaque ennemie lancée sur les nouvelles positions occupées ce matin par les troupes canadiennes au nord de Heudicourt. Nos patrouilles ont légèrement progressé dans le secteur de Lens.

Sur le front de la Lys, nos progrès continuent.

Nos troupes ont atteint Douliou, Le Verrier et Steenwerck, et sont aux prises avec l'ennemi à Neuve-Eglise et à Wulverghem.

Au cours du mois d'août 1918, les troupes britanniques en France ont fait 57.318 prisonniers allemands, dont 1.283 officiers.

En même temps, nous avons pris 657 canons allemands, dont 150 de gros calibre. Nous comptons plus de 5.750 mitrailleurs et plus de 1.000 mortiers de tranchée. Dans le butin, on compte encore 3 trains, 9 locomotives et de nombreux dépôts de munitions contenant plusieurs centaines de milliers d'obus

éperon est et nord-est du mont Saint-Quentin.

Sur la gauche, les Australiens ont conquis Bouchavesnes, Raucourt et sont parvenus aux abords du bois de Saint-Pierre-Vaast, dont le nom évoque de tragiques combats. Ils ont fait là plus de 2.000 prisonniers.

La lutte s'est continuée plus rude encore vers Bapaume. En dépit de la résistance acharnée de l'ennemi, de nouvelles brèches ont été creusées dans sa ligne de défense.

C'est ainsi que les Britanniques lui ont repris successivement Beaulencourt, Bullecourt et Heudicourt, lui arrachant ainsi des chances de résistance préviées.

Au sud de Péronne, dans la direction de Ham, nos troupes ont pris le village de Rouy-le-Petit et traversé le canal de la Somme un peu plus au nord, vers Epénancourt.

pour canons et mortiers de tranchée, des dépôts de matériel pour le génie, ainsi que d'immenses quantités de matériel de guerre de tout ordre.

Communiqué français, 1^{er} septembre (14 heures). — Les actions en cours ont continué pendant la nuit.

Nos éléments d'infanterie ont franchi le canal de la Somme à l'est d'Epénancourt. Plus au sud, nous sommes emparés de Rouy-le-Petit, et nous avons fait 250 prisonniers.

Dans la région au nord de Soissons, nous avons conquis Leury et réduit plusieurs centres de résistance fortement tenus par l'ennemi. Un millier de prisonniers sont restés entre nos mains.

Communiqué français, 1^{er} septembre (23 heures). — Au cours de la journée, activité assez grande de l'artillerie dans la région de la Somme et du canal du Nord.

Au nord de l'Ailette, nous avons pris pied dans les bois à l'ouest de Coucy-le-Château. Au sud de la rivière, nous nous sommes emparés du village de Crécy-au-Mont.

Communiqué américain, 1^{er} septembre (21 heures). — Au nord de l'Aisne, nos troupes ont fait de nouveaux progrès à l'est de Juvisy.



Non seulement les Allemands sont obligés d'accélérer leur retraite au centre, mais ils restent exposés au danger d'être tournés par les deux ailes : ce qui rendrait vaine la protection de la ligne Hindenburg, et les obligerait à l'abandonner.

Enfin, plus au nord, les progrès se poursuivent, et le bassin houiller se dégage de plus en plus, ce qui est capital.

Entre l'Oise et l'Aisne, nous avons continué à progresser le long de la route de Soissons à Coucy-le-Château, en enlevant Leury et poussant à l'est jusqu'aux lisières de Terny-Sorny.

Toutes ces actions ont donné lieu de vifs combats, où l'ennemi a engagé des forces importantes. C'est pourquoi il continue de se replier dans la région de la Lys, où nos alliés ont traversé la Lawe et se rapprochent d'Estaires.

Jean VILLARS.

UNE GLORIEUSE REVANCHE

LES CHASSEURS DE VINCENNES VIENNENT DE BIEN RÉGLER UNE VIEILLE QUERELLE

En mars et avril les petits chasseurs du commandant Gaugeat s'étaient fait décimer magnifiquement à Grivesnes. Exactement au même point ils viennent de bousculer furieusement nos ennemis au cours d'un rude combat de 3 jours.

Une coïncidence rare et heureuse vient de permettre au 26^e bataillon de chasseurs à pied, les « chasseurs de Vincennes », d'illustrer à l'ennemi une défaite magistrale sur le champ de bataille même où il avait du supporter précédemment une série de très dures attaques. De ce fait, la grisaille de la victoire a été accrue pour nos soldats de celle de la vengeance.

En mars et avril derniers, les petits chasseurs du commandant Gaugeat avaient arrosé de leur sang le plateau d'Aubvillers-Grivesnes et les crêtes de Mailly-Raineval, se faisant tuer sur place plutôt que de céder les positions confiées à leur héroïsme, illustrant de nouvelles actions d'éclat l'histoire du bataillon.

Et les hasards de la guerre ont ramené les mêmes hommes sur le même champ de bataille, exactement, pour l'offensive actuelle.

Le point de départ était Bouillancourt, sur la rive gauche des Trois-Doms, à un endroit où, dans toute sa largeur, la vallée est barrée par un marais profond. Pour franchir ce marais deux voies seulement étaient possibles : une passerelle jetée par le génie ; une route barrée de fils de fer et de troncs d'arbres, balayée par les mitrailleuses allemandes.

Pour la première attaque, c'est la 5^e compagnie qui, débouchant en colonne par un, reçoit le baptême du feu. Baptême sanglant : le lieutenant Clédat, commandant la compagnie, tombe blessé grièvement ; le lieutenant Madelin est tué, l'aspirant blessé, les hommes terriblement décimés. Le lieutenant Egli, atteint de plusieurs balles, avance quand même, jusqu'à ce qu'il roule mort dans le marais.

La deuxième attaque devait être plus heureuse. Bien soutenue par la gauche, elle débouche facilement, et fonce à l'assaut des objectifs désignés : Fiquières, puis Etellay, soit une avance de sept kilomètres en profondeur. Enlevés par l'enthousiasme du succès, les petits chasseurs avancent irrésistiblement et emportent les deux villages d'assaut, sans désemparer. Il y a des prisonniers, un important butin de mitrailleuses et de fusils, de minenwerfers et de canons de tranchée, de pièces de campagne ; on ne compte pas : c'est l'ivresse de la victoire, on a « flanqué une pile aux Boches » !

Malgré la fatigue accumulée au cours de trois journées de rudes combats, malgré l'écrasante chaleur, les chasseurs, sac au dos, les mitrailleurs couchés sous leur lourd matériel, ont avancé avec une extraordinaire rapidité.

On s'installe, on souffle, on attend les renforts ; mais la progression du bataillon a été si foudroyante que les renforts n'arrivent pas. L'ennemi, désorganisé par l'offensive, va-t-il donc se reprendre, regrouper ses forces désemparées, et contre-attaquer ?

Le commandant Gaugeat n'hésite pas. Il faut poursuivre l'avance, multiplier les coups, assommer l'adversaire chancelant. Les mitrailleurs protégeront les flancs du bataillon, on retrouvera la liaison plus loin : il faut avancer à tout prix. Les chasseurs repartent. En avant !

Lignières tombe sans coup férir ; mais, au bois de La Boissière, l'ennemi offre une vive résistance. Quelques rafales de mi-



LA CRÊTE DE GRIVESNES

trailleuses aveuglent les Allemands, débordés à droite par nos patrouilles, et l'on emporte encore la position avec un entraînement indomptable.

On tient La Boissière et la station de Fescamps. Le bataillon a repris cinq kilomètres de terre de France « en rabiot ». La joie des hommes est si grande qu'ils ne sentent plus leur fatigue. L'ennemi, qui, quelques mois plus tôt, avait frappé des coups si durs, n'a pas connu seulement la défaite, mais la débâcle. Il a fui, abandonnant des quantités considérables d'obus, de matériel de toute sorte.

Un détail montrera mieux combien sa retraite fut précipitée : en pénétrant dans l'ambulance de La Boissière, nos chasseurs ont trouvé des baignoires dont l'eau fumait encore... Trois jours après la victoire, on découvrait en terrain conquis des soldats allemands qui, s'étant terrés dans des trous, attendaient, affamés et blêmes de peur, qu'on vint les « cueillir ».

Tel est, entre tant d'autres faits d'armes héroïques, l'exploit des « chasseurs de Vincennes ». Longtemps ils avaient attendu leur revanche, mais tous savaient qu'elle viendrait... — S.

LECONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Rue de Rivoli 53, PARIS
COMMERCE, COMPTABILITÉ, STENO DACTYLO, LANGUES, etc.
Préparation aux Brevets et aux Baccalauréats

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATINL'ESPAGNE VIENT DE SAISIR
UN BATIMENT ALLEMAND

Par cette mesure elle applique les dispositions contenues dans sa note à l'Allemagne.

L'Espagne vient d'adopter une première décision au regard de son différend avec l'Allemagne.

Le Conseil des ministres tenu vendredi à Madrid avait demandé au consul de Cardiff des explications complémentaires sur le coulage du *Carasa*.

Le Conseil de samedi a été plus loin : il a passé à l'exécution. C'est que dans l'intervalle le cas du *Carasa* s'était éclairci, et qu'il s'agissait par ailleurs du torpillage de l'*Alexandrina* et de l'*Ariz-Mendi*. Le plan concerté de l'Allemagne ressortait trop nettement de ces destructions successives. Que le gouvernement de la Péninsule ajournât encore sa résolution, et sa flotte marchande risquait d'être anéantie. Les commandants de sous-marins, depuis la notification du 20 août, semblaient mettre une rage furieuse à envoyer au fond de l'eau des bâtiments qui étaient au reste réquisitionnés par l'Armada espagnole et qui, à aucun point de vue, ne pouvaient être suspectés de pratiquer la contrebande.

Le Conseil de samedi, tout en télégraphiant au cabinet de Berlin une protestation en forme, a mis sous séquestre un premier navire allemand. Pesez bien les mots : il met sous séquestre : il n'utilise pas encore au profit de l'Espagne. C'est montrer qu'il ne veut pas brusquer les étapes, mais marquer sa modération et s'attacher au droit aux yeux des plus exigeants et des plus timorés.

Il a agi de la sorte d'abord parce qu'il est respectueux des traditions, et ensuite parce qu'il compte avec cette partie de l'opinion qui appréhende toute aventure et qui répuge à tout changement d'orientation. Lui seul, en l'espèce, peut mesurer les nécessités et les possibilités du moment, et il ne faut pas oublier qu'il contient les chefs de tous les partis dynastiques.

Comment l'Allemagne répondra-t-elle à la protestation et à la mise sous séquestre ? C'est là le point important. Acceptera-t-elle la mesure prise, tout en continuant à torpiller ? Ou torpillera-t-elle tout en contestant la validité, la légitimité de l'acte accompli ? Il faut attendre quarante-huit heures pour être renseigné là-dessus. Hertling hésitera entre une attitude qui mécontenterait les pangermanistes, et une autre attitude qui lui aliénerait les gauches du Reichstag, peu soucieuses d'alimenter un conflit international de plus. Si le chancelier opte pour la tactique dilatoire, il doit prévoir qu'un nouveau torpillage aurait pour conséquence immédiate une nouvelle mise sous séquestre.

En tout cas, nous allons assister à une campagne de presse germanique particulièrement accentuée dans la Péninsule. Le prince de Ratibor dispose d'assez de millions pour créer de l'agitation, et, selon toute probabilité, il va se prodiguer.

Un vapeur allemand
est mis sous séquestre

MADRID, 1^{er} septembre. — Le gouvernement a autorisé la mise sous séquestre d'un vapeur allemand. — (Information.)

Les garanties constitutionnelles
sont suspendues

MADRID, 1^{er} septembre. — A l'issue du nouveau conseil qu'ont tenu, hier les ministres, la note suivante a été communiquée :

Le ministre d'Etat a rendu compte au Conseil du torpillage de l'*Ariz-Mendi* et a ajouté que des renseignements ont été réclamés d'urgence afin de procéder à l'exécution de la disposition adoptée le 10 août. La mesure précédente sera suivie d'une application stricte de la loi du 17 juillet sur l'espionnage, afin d'éviter des publications susceptibles de compromettre la neutralité de la nation et d'empêcher la publication de nouvelles ou commentaires concernant la politique extérieure.

Le gouvernement a décidé de suspendre temporairement la garantie apportée par le paragraphe 1 de l'article 13 de la Constitution (lequel concerne la liberté de la presse), bien que le gouvernement espère que le patriotisme de la presse ne rendra pas nécessaire l'application d'une telle mesure.

Le prochain Conseil se réunira lundi.

Le bill des effectifs

WASHINGTON, 1^{er} septembre. — Aussitôt après avoir signé le projet de loi relatif aux effectifs militaires, M. Wilson a lancé une proclamation fixant au 12 septembre la date de l'inscription de tous les hommes âgés de 18 à 45 ans non encore inscrits sur les registres et qui n'appartiennent pas à l'armée ou à la marine des Etats-Unis.

On estime que 13 millions d'hommes sont susceptibles de se faire inscrire. Mais seuls les hommes valides n'ayant pas de charges de famille seront effectivement appelés.

Dans sa proclamation, le président Wilson déclare notamment :

« Nous avons la ferme volonté de remporter la victoire décisive par les armes et nous entendons délibérément consacrer la plus grande partie des effectifs militaires de la nation à la réalisation de cet objectif. »

LE MARIAGE BAVIERE-NASSAU

LES LUXEMBOURGEOIS
DE PARIS PROCLAMENT
LA DÉCHÉANCE DE LA
GRANDE-DUCHESSE
MARIE-ADÉLAÏDE

C'est à l'unanimité que l'ordre du jour décidant de cette mesure a été voté par l'assemblée.

Hier, à trois heures, aux Sociétés savantes, la colonie luxembourgeoise de Paris s'est réunie pour protester contre les fiançailles de la princesse Antonia de Nassau et du kronprinz Rupprecht de Bavière.

La parole fut donnée d'abord à M. Funck-Brentano, président d'honneur de l'Œuvre des soldats luxembourgeois engagés sous le drapeau de la France — M. Camille Picard, président du Comité franco-luxembourgeois, disait récemment, dans *Excelsior*, quel est leur courage. L'orateur a détruit la légende de l'« idylle » entre le prince bavarois quinquagénaire et la petite princesse de dix-neuf ans. A cette princesse il dénie le titre de « Luxembourgeoise », dont on l'a officiellement parée, alors qu'elle se nomme et demeure « de Nassau ». « Le nom de notre pays, s'écrie-t-il, n'est pas une pendule que l'on peut voler sur une cheminée. » M. Funck-Brentano propose, enfin, un ordre du jour, pour lequel il demande l'unanimité, votant la déchéance de la grande-duchesse régnante.



GRANDE-DUCHESSE MARIE-ADÉLAÏDE
DE LUXEMBOURG

M. Flesch, conseiller communal d'Esch-sur-Alzette, lui succède à la tribune. Etudiant le dessein des intrigues allemandes à la cour grand-ducale, il dresse un réquisitoire violent et précis contre la grande-duchesse Adélaïde, « soumise aux influences et à son origine allemandes ». Il dit les vœux, nettement exprimés, de la grande-duchesse pour l'armée allemande, ses fleurs au kronprinz, la réception, le 16 août, du chancelier allemand, et dévoile la politique germanique du grand-duché. Et l'orateur conclut : « L'avenir est aux grandes démocraties. Nous avons à nos côtés la plus ancienne, la plus glorieuse : la France. Allons à la France ! Devenons Français ! Redevenons Français ! Préparons-nous à aller dire, bientôt, aux Luxembourgeois qui nous attendent : « Avec la France, à la France ! »

Le troisième orateur inscrit, M. Paul Siegen, notre confrère du journal *Le Luxembourgeois*, donne lecture d'une récente déclaration de foi d'un candidat luxembourgeois, singulièrement émouvante. Ecrite en allemand, car au Luxembourg on ne tolère plus d'autre langue, elle exalte les sentiments démocratiques de la justice et du droit.

D'autres orateurs, à la parole ironique ou vengeresse, se succèdent à la tribune. M. Flesch lit alors un ordre du jour qui se confond avec celui de M. Funck-Brentano, et qui se termine ainsi :

Hautement sûrs d'exprimer le sentiment national, nous proclamons que la grande-duchesse Adélaïde de Nassau s'est mise violemment en opposition avec le peuple luxembourgeois ; par suite, nous réclamons sa déchéance, et nous saluons le jour prochain où nos sublimes légionnaires et les armées alliées la chasseront du pays avec les hordes allemandes.

Il est voté d'enthousiasme. L'assistance, d'ailleurs, n'a pas cessé de « correspondre » avec les orateurs qui exprimaient si chaleureusement ses sentiments. Il y eut de brèves interruptions, des assentiments, des exclamations, des acclamations. Il y eut même des « bis ». L'un d'eux, tandis qu'un orateur émettait le vœu, unanime, que la grande-duchesse fût chassée du Luxembourg, s'écria : « A la gare ! » Du reste, il fut aisé de voir, au cours de cette réunion, combien l'humour luxembourgeois s'apparente à l'esprit français, et si la protestation que les Luxembourgeois de Paris ont faite hier, avec une telle spontanéité et un tel élan, n'a, pour l'instant, qu'une valeur morale, du moins était-elle nécessaire. Elle satisfait le loyalisme des patriotes attachés à la terre luxembourgeoise et qui gardent, aussi profondément que nous-mêmes, la haine de l'Allemand. — E. S.

UN MESSAGE DE M. WILSON
SUR LE « LABOUR DAY »

Le président des Etats-Unis déclare que chaque outil est une arme aussi nécessaire que le fusil.

WASHINGTON, 1^{er} septembre. — A l'occasion de la fête du travail, qui sera célébrée demain, le président Wilson a publié un message dont voici les principaux passages :

« Le « Labour Day » de 1918 ne ressemble à aucun des Labour days que nous avons connus. Cette journée a toujours eu parmi nous une haute signification. Nous savons maintenant que chaque outil, dans toutes les industries essentielles, est une arme et une arme qui sert les mêmes fins que les fusils dans l'armée, une arme si indispensable que si nous la déposons, le fusil ne serait plus d'aucune utilité. »

« Et à quoi sert cette arme ? Pourquoi faisons-nous cette guerre ? Pourquoi sommes-nous tous en armes ? Pourquoi serions-nous honteux si nous ne l'étions pas ? Il apparaît comme évident maintenant que le but de cette guerre n'était pas seulement de détruire l'équilibre des forces en Europe. L'Allemagne, cela ne fait plus de doute aujourd'hui, voulait détruire tout ce qu'affectionnent les hommes libres de tous les pays, à savoir le droit de disposer de leur sort, le droit d'exiger que justice soit faite, d'obliger les gouvernements à agir au mieux des intérêts du pays et non pas en vue de satisfaire les intérêts privés et égoïstes de la classe dirigeante. »

« Ceci est une guerre dont le but est de garantir les nations et les peuples du monde entier contre toute puissance telle que l'autocratie allemande. C'est une guerre d'émancipation, et tant qu'elle ne sera pas gagnée, les hommes ne pourront nulle part vivre sans crainte et respirer librement en accomplissant leur besogne quotidienne et se dire que les gouvernements sont leurs serviteurs et non pas leurs maîtres. »

LENINE EST MORT

LONDRES, 1^{er} septembre. — Un radiotélégramme annonce que M. Lenine a succombé à ses blessures.

Un commissaire du peuple assassiné

AMSTERDAM, 1^{er} septembre. — On mande de Petrograd, via Berlin :

Le commissaire du peuple pour l'Intérieur Uritski a été assassiné. Les meurtriers ont été arrêtés.

L'attentat aurait été commis
par des jeunes filles

BALE, 1^{er} septembre. — La *Pravda* dit que l'attentat contre Lenine fut commis le 30 août, à 21 heures, par des jeunes filles appartenant à des milieux cultivés. Au moment où il sortait d'une réunion tenue par les ouvriers de la fabrique Michelson, où il avait parlé, il fut arrêté par deux femmes qui l'interrogèrent au sujet du dernier décret sur les importations des denrées alimentaires. Pendant la conversation retentirent trois coups de feu. Lenine fut atteint au bras et au dos.

Un discours symptomatique
du chancelier Hertling

BALE, 1^{er} septembre. — Répondant aux délégués de la Fédération des Associations d'étudiants catholiques venus le féliciter à l'occasion de ses soixante-quinze ans, le comte Hertling a prononcé un discours dans lequel il a déclaré notamment :

« Ce n'est pas seulement avec des armes qu'il faut servir aujourd'hui la patrie. A l'intérieur aussi il y a de grandes et importantes tâches à remplir. Ce sont précisément les milieux qui ont passé par l'université qui sont les plus qualifiés pour cela. Le poids de la guerre oppresse notre peuple ; je ne veux pas essayer de l'amoindrir par des paroles. Aux sacrifices en vies humaines que seules de rares familles n'ont pas connus s'ajoutent les difficultés pour le présent et des perspectives inquiétantes pour l'avenir. »

« La guerre est pour nous l'événement le plus important ; elle nous rend capables d'exploits insoupçonnés, mais elle exige aussi d'énormes efforts de nos nerfs. Ce n'est pas à tort que l'on parle de psychose de la guerre ; cependant, cette psychose se manifeste d'une façon différente chez les différents belligérants. Chez nous ennemis, elle se manifeste sous la forme de la haine confinant à la folie à l'égard des Centraux, et notamment de l'Allemagne. Chez nous, au contraire, cette psychose se manifeste avant tout à l'extérieur par le développement de notre penchant à la critique, qui est particulier au peuple allemand, et qu'il exerce de préférence à l'égard du gouvernement et de ses mesures. Elle se manifeste encore par un redoublement d'antagonisme entre les partis. »

« Il y a là, messieurs, incontestablement, danger. »

Un message du kaiser

AMSTERDAM, 1^{er} septembre. — On mande de Berlin :

Le kaiser a envoyé au chancelier, à l'occasion de son soixante-quinzième anniversaire, un télégramme de félicitations dans lequel il dit :

« Notre forte volonté et notre conception claire de l'avenir, avec la grâce de Dieu, nous guideront, nous et notre peuple, à travers ces temps calamiteux. »

LES CONTES D'« EXCELSIOR »

HISTOIRES GIGANTESQUES

par ABEL HERMANT

XXVI. — De l'éducation physique
de Pillon

Le bon Gayant, par délicatesse et crainte d'importuner, ne surveillait plus apparemment l'institution de son fils ; mais, tous les cinq ou six ans, ses pas le portaient comme par hasard aux lieux où il savait que Gonzague tenait le jeu, c'est à savoir, dans le langage des Anciens, l'école.

Un jour de canicule, venant pour assister à la leçon, il s'étonna fort de voir Pillon et Gonzague mollement couchés parmi le foin, avec les pieds en plein soleil, et la tête à l'ombre d'un mur ruiné. Timidement, il se montra et osa dire :

— Que faites-vous là, monsieur mon fils ?

— Monsieur mon père, répondit Pillon, je fais le lézard.

— Qu'est-ce à dire ? gronda Gayant (qui pensait toujours que l'on se moquait de lui).

— Prenez, répartit Pillon, votre monnaie d'émeraude et considérez cette bestiole, grosse comme trois fois rien. M. Gonzague avoue lui-même qu'elle est un bien plus grand maître que lui, car elle m'enseigne et la prudence et la paresse, tandis qu'il n'est capable de m'enseigner que le mensonge.

— Bon, fit Gayant. Mais puisque je suis présent et que je daigne vous adresser la parole, levez-vous et mettez la main dans le rang, je vous prie.

Pillon, à grand-peine, se leva.

— Quelle nonchalance ! dit Gayant.

— Messire, dit Gonzague, c'est une grâce de plus.

— Il ne me semble guère poussé pour son âge, dit Gayant.

En effet, Pillon ne passait point de plus du double les cimes des plus hautes forêts.

— J'ai, dit Gayant, oublié ma canne à la maison. Veuillez me déraciner ce chêne.

Pillon dut s'y reprendre à trois fois. Gayant, qui ne prisait que la force, le remercia du bout des lèvres, et ajouta :

— S'il vous plaît, faites-moi voir les muscles de votre bras.

Pillon, fort respectueusement, le tira de la chemise, et Gayant dit avec dérision :

— Pardonnez-moi, je ne les vois point.

« Cet enfant, songait-il, est malingre et aurait besoin des bains de mer. »

Il l'y emmena. Du matin au soir, Pillon construisait des fortresses de sable et osait même, ayant retourné ses culottes, barboter dans l'eau. Il ne risquait rien, vu que les vagues des plus furieuses tempêtes ne passaient guère son genou. Mais tout se gâta un jour que Gayant se mit en la fantaisie d'aller courir au large quelques bordées.

Un empereur, dont les domaines se trouvaient limitrophes et qui était, en style de chancellerie, « monsieur son frère », soutenait à ce moment une guerre contre tous les Etats du monde, sauf celui de Gayant, et nonobstant cette neutralité, il envoyait par le fond, l'un après l'autre, les vaisseaux de la flotte gigantesque. Il disait ensuite, poliment : « On ne l'a pas fait exprès », ou bien : « C'est un malentendu ».

— Je l'excuse, lui fit répondre Gayant, mais je ne paierai, au fur et à mesure, du dommage, sur les bateaux à vous appartenant que se peuvent trouver au repos dans mes havres.

UNE INTERVIEW DE M. NOULENS

Notre ambassadeur en Russie explique pourquoi le corps diplomatique a dû quitter Moscou et aller se fixer à Arkhangel.

ARKHANGEL, 29 août. — Le correspondant de l'agence Havas, qui a réussi à quitter opportunément la Russie avec les ambassadeurs alliés, et est rentré avec eux à Arkhangel, a obtenu de l'ambassadeur de France, M. Noulens, les explications suivantes sur les raisons du retour du corps diplomatique à Arkhangel.

En quittant la situation intenable qui leur était faite par les bolcheviks, les représentants alliés se proposaient d'attendre provisoirement, dans un port du Nord occupé par les forces de l'Entente, que les événements amenassent en Russie un état de choses leur permettant d'exercer de nouveau leur mission dans des conditions plus en rapport avec leur dignité.

Il était devenu impossible pour eux de continuer à séjourner dans la Russie, sous un régime qui les isolait de leur gouvernement, et à ce point de vue leur gouvernement, en ce qui concerne l'ambassade de France, sur les quatre-vingts derniers télégrammes expédiés à Paris, trois seulement furent transmis, dont deux d'ailleurs indéchiffrables.

Outre les opérations militaires entreprises par les Alliés, il y a parallèlement une phase politique où, dans l'intérêt commun de l'Entente et de la Russie elle-même, une œuvre diplomatique peut être utilement entreprise en profitant des sympathies et des bonnes dispositions que le gouvernement local manifeste à l'égard des Alliés.

A Arkhangel les ambassadeurs seront mieux placés pour décider d'un commun accord des moyens de sauvegarde qui restent à leur disposition en faveur de leurs ressortissants.

Une déclaration de M. Tchaïkovsky

ARKHANGEL, 15 août. — M. Tchaïkovsky, président du gouvernement de la région du Nord, a accordé aujourd'hui une première interview aux deux représentants de la presse étrangère qui se trouvent actuellement à Arkhangel : les représentants de

Il venait ainsi de saisir un yacht de plaisance dont la jauge n'excédait point six cent mille trois cent trente et quatre tonnes, et il était fort curieux d'essayer cette coquille de noix. Il y embarqua, en compagnie de Marie, son épouse, de Pillon, de Gonzague et d'une myriade au plus de seigneurs sans importance. La mer était ce qu'on appelle démontée, et très doucement les bergait. Dès que l'on perdit de vue les côtes (les géants les aperçoivent un peu plus longtemps que les hommes), Gayant, qui était en joie, dit à Pillon :

— Petit garçon, que penseriez-vous d'une pleine eau ?

— Monsieur mon père, répartit Pillon tout tremblant, c'est que je ne sais point nager.

— Point nager ! s'écria Gayant. Cet âne ne vous l'a-t-il pas appris ?

— Messire, dit Gonzague, si c'est de moi que daigne parler Votre Immensité, je n'ai pas jugé cette pratique indispensable à mon auguste élève, qui a pied presque partout et peut, au surplus, s'abstenir de pousser jusques aux goulfres où il hasarderait de se noyer.

— Point nager ! répéta Gayant. Et le premier chiot venu le sait d'instinct ! Mais, j'y songe : l'instinct doit être à proportion de la taille ; d'où je conclus que mon fils doit avoir la science infuse de toute nage, brasse vulgaire, over-arm-stroke, crawl, etc. Pour l'éprouver, je veux le jeter par-dessus bord : c'est, dit-on, la meilleure méthode.

Marie fit des clameurs si fortes que Gayant renonça, pour lui plaire, à ce projet. Mais comme il vit que Pillon en était devenu vert, il se dit :

« Ouais ! mon fils est une poule mouillée. Je n'aime point cela. »

Et il résolut de consulter, dès le retour, un bon pédotribe ou spécialiste médecin d'enfants et maître de gymnastique. Il ne s'en ouvrit à personne et vit ce savant bête dans le plus grand secret.

— Monsieur, lui dit-il, que vous semble de monseigneur Pillon, mon fils premier-né ?

— Messire, dit le pédotribe, qu'il est joli et mignon.

— Mais, dit Gayant, bien fait ?

— Messire, dit le pédotribe, la perfection n'est pas de ce monde.

— Bon, je vous entends. Qu'augurez-vous, dit Gayant, de son courage ?

— Qu'il ne fait que poindre.

— De sa croissance ?

— Qu'elle est tardive.

— Et de sa santé ?

— Qu'il est grand temps de s'en soucier. Rien n'est perdu ; mais, si j'avais l'insigne bonheur d'être le père de Son Altesse, je ne vivrais pas.

— Ah ! Dieu ! dit Gayant. Et le remède à cela ?

— Messire, la culture physique, mais non pas toute culture : celle que je montre seul et que j'ai intitulée : *Mon système*. Ordonnez-moi de l'appliquer à monseigneur, et je ferai de ce gringalet gigantesque (si j'ose m'exprimer ainsi), en moins de trois années, un athlète complet.

— Monsieur, je vous prends au mot, dit Gayant, et vous nomme pédotribe de Son Altesse, aux gages que vous fixerez.

— Messire, dit le compère, remettez-vous-en à moi.

ABEL HERMANT.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front italien

Des rencontres entre patrouilles nous ont été favorables au Stelvio, au Tonale et sur les flots de la Piave, devant le Montello. Au col del Rosso, un détachement ennemi, attaqué par nos troupes, a dû se replier après avoir subi des pertes élevées. Sur la Zugna-Torta, dans la Vallarsa et sur les pentes nord du Monfenera, nos postes avancés ont repoussé des groupes ennemis qui s'approchaient de nos lignes.

Front de Macédoine

(31 août.) — Sur la rive gauche du Vardar, les troupes britanniques ont exécuté une incursion réussie dans les lignes ennemies et ramené des prisonniers.

L'aviation britannique a bombardé des campements dans la vallée de la Struma.

Le général Brugère vient de succomber aux suites d'un accident, au col du Lautaret. Né le 27 juin 1841, à Uzès (Gard), le défunt était entré à Polytechnique en 1857, et en sortait, en 1861, avec le grade de sous-lieutenant d'artillerie.



LE GENERAL BRUGERE

Il devait fournir une carrière brillante. Capitaine en 1870, sa conduite lui valut d'être nommé chef d'escadron au cours de la campagne. Colonel en 1881, il était, en 1887, nommé général de brigade, et, en 1890, général de division.

Le général Brugère occupa de hauts commandements, fut gouverneur militaire de Paris, vice-président du Conseil supérieur de la guerre et généralissime de l'armée française. Sous la présidence de M. Carnot, il remplit les fonctions de chef de la maison militaire et de secrétaire général de la Présidence.

Le général Brugère, qui écrivit un ouvrage des plus estimés sur la Tactique de l'artillerie, était grand-croix de la Légion d'honneur et décoré de la médaille militaire.

CATONS

Le 15^e chasseurs à cheval — colonel de Trémont — est cité à l'ordre de l'armée dans les termes suivants, par le général Degoutte, commandant la 6^e armée :

"A, le 27 mars 1918, défendu pied à pied une position que l'ennemi débordait, pendant le quart de l'effectif engagé. Dès le lendemain, a pris part aux contre-attaques qui permirent de reprendre un village et d'arrêter définitivement l'avance allemande. De nouveau engagé en mai et juin au nord d'une grande rivière, au cours de la ruelle allemande, a défendu tout le terrain qui lui était assigné jusqu'à la dernière extrémité, éprouvant des pertes sévères. A, pendant toute une nuit, tenu la dernière tête de pont au nord de cette rivière ; ne s'est retiré que par ordre."

INFORMATIONS

Parmi les derniers arrivés à Biarritz, comtesse Robert de Fitz James, Mme R. Deutsch de la Meurthe, M. Eugène Lefevre-Pontalis, Mme Louis Gage, Mme Louis Stern, vicomtesse A. de Nove, baronne Martin de Nord, Mme René Compère, baronne Lafaurie, vicomte et vicomtesse René Vigier, etc.

La princesse de Beauvau, la duchesse de Mouchy, la comtesse Gabriel de La Roche foucauld, le duc de Gramont, le comte Gastor de Contades, et le capitaine Delaire de Cambracères sont pour quelques jours de passage à Paris.

NAISSANCES

La vicomtesse de Rochambeau a donné le jour à un fils : Philippe.

DEUILS

Nous apprenons la mort de Mme Nicolas Raffalovich, femme du directeur de la Banque Russo-Asiatique. Elle était la fille de M. Arthur Raffalovich, correspondant de l'Institut.

Du docteur Paul Lucas-Championnière, décédé subitement à La Baule.

Du capitaine d'Auteroche, commandant une compagnie de chasseurs à pied. Il était le fils du baron d'Auteroche et de la baronne Hicks La Baume, décédée ; le frère de la comtesse Le-Tourneur d'Ison et de Miles d'Auteroche.

Du lieutenant aviateur Paul de Magallon, tombé au champ d'honneur.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 224, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures ; 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

VILLEGIATURES

La Côte d'Azur

LA COTE D'AZUR. ILLUSTRÉE, MONDIALE, pendant l'hiver la LISTE OFFICIELLE des ÉTÉS, publie la Rivière, l'Office de la Côte d'Azur à Nice, renseigne sur tout : séjours en hôtels, villas, etc. Repoit abonnements et publicités pour EXCELSIOR.

Les Pyrénées

VERNET-LES-BAINS. (Py.-Orient.) Établissement thermal ouvert toute l'année. Eaux sulfureuses. HOTEL DU PORTUGAL. Villas. SENEQUE, administrateur.

La Mer

VIL LERVILLE. Gd Hôtel Bellevue. Gd Jardin. Face à la mer. Cuisine recherchée. Rétour.

LA HERNIE

est définitivement vaincue par le nouvel Appareil imperméable et sans ressort de A. CLAVIER. Tout hernieux a intérêt à demander aujourd'hui même le Traité de la Hernie, envoyé gratis et discrètement par M. A. CLAVIER, 224, boulevard Poissonnière, Paris, ou avoir recours aux conseils de ses Spécialistes, tous les jours, de 9 h. à 7 h., même dimanches et fêtes. Passages réguliers dans les villes de province. Demander les dates.

ROSES D'HORTYS

Libérer la Jeune Fille du Corset malfaisant et dur qui paralyse l'énergie vitale.



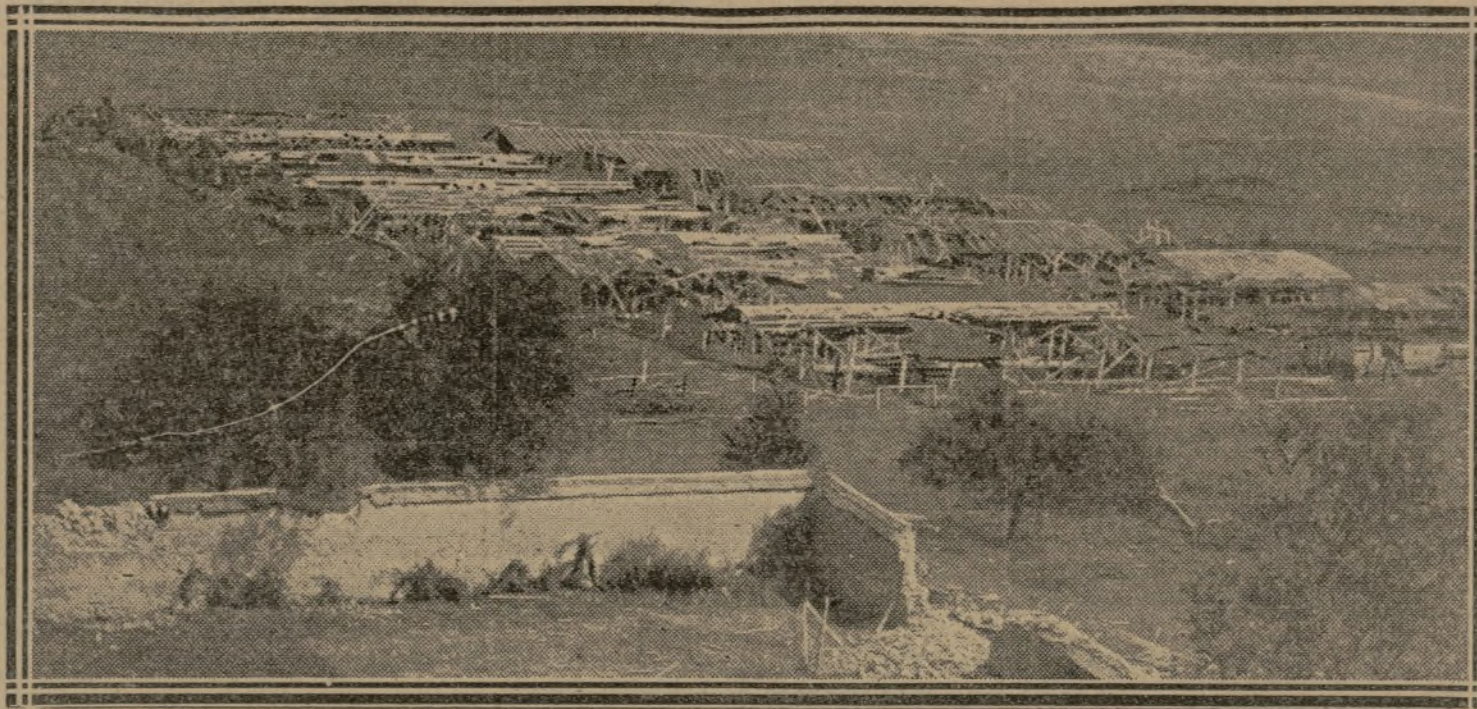
Tel est le but du CORSET JUVENIL. Le JUVENIL est le seul corset qui ait été créé spécialement pour la Fillette en formation et la Jeune Fille en pleine croissance.

Prix de 6 à 20 ans : 18 fr. à 29 fr. 50 suivant l'âge. L'exiger partout, FRANCE ET PARIS, 200 DÉPUTS. Nous demandons la liste avec notice E. Corseterie spéciale de France, 18, r. Tailhou, Paris.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

UN CAMP ALLEMAND "NETTOYÉ" PAR LES AMÉRICAINS



UNE VÉRITABLE TEMPÊTE DE FEU S'EST ABATTUE SUR LES BARAQUEMENTS

Près de Nesles, un village situé dans la poche de Château-Thierry et que les Allemands avaient converti en forteresse, des baraquements de bois abritaient les soldats. L'artillerie américaine, renforcée par l'aviation, prit ces baraques sous ses feux, et en quelques secondes tout fut nettoyé.

B L O C - N O T E S

NOUS n'avons pas encore la paix, mais, en attendant, nous nous amusons à dessiner un costume nouveau pour ses gardiens. Quand elle arrivera, sa symbolique escorte sera vêtue de neuf. La tenue actuelle des agents de police est officiellement condamnée à disparaître.

Elle était, sans doute, un de ces chefs-d'œuvre d'élégance si savamment combinés qu'ils perdent leur caractère dès qu'on porte une main sacrilège sur le plus humble de leurs détails. L'essai du casque a fait s'effondrer le bel équilibre linéaire de l'uniforme de nos brigades urbaines. La noble composition s'est désagrégée. Adieu la sage tunique de collégien, le képi rigide, la baïonnette-coutelas, la pèlerine et le passepoil rouge ! Tous ces agréments ont paru soudain déçus de leur prestige et de leur séduction, et l'on a trouvé pour les discréditer autant d'arguments qu'on en avait entassés jadis lorsqu'il s'était agi de les faire adopter comme un indéfectible progrès.

Si j'étais gardien de la paix, je ne serais pas très rassuré sur les bienfaits de cette révolution. Et je me méfiera du zèle dévorant que manifestent les tailleurs bénévoles qui écosent, en ce moment, dans toutes les salles de rédaction ! Avant de laisser ces obligés Brummels jongler avec les leggings, les bandes molletières, les vareuses, les dolmans, les tuniques, les capotes et les manteaux de cavalerie, l'émetteur timide de la prétention d'être consulté.

Un agent seul pourrait donner un avis utile sur la composition de sa tenue qui doit répondre aux exigences les plus contradictoires, ses fonctions l'obligeant paradoxalement à être à la fois une sentinelle lourdement bottée, emmitouflée et encapuchonnée pour résister aux longues stations dans les nuits glaciales au coin des carrefours, et, en même temps, un Achille-aux-pieds-légers pour forcer à la course un malandrin de dix-huit ans. De la botte à l'espadrille et de la houppelande au caleçon du coureur, il y a évidemment une formule intermédiaire de vêtement assez délicate à découvrir !

L'opinion des intéressés serait donc aussi précieuse à recueillir que l'idéal plastique de nos peintres militaires officiels. Mais ce serait mal nous connaître que d'imaginer un seul instant que ces derniers n'aient pas le dernier mot !

EMILE.

Tactique, stratégie

On emploie beaucoup les deux termes — surtout à l'arrière et souvent l'un pour l'autre. Quel est au juste leur sens étymologique ?

La tactique (du grec *tassein*, ranger) a pour but de former les troupes, de les discipliner, de les mettre en mouvement et de les ranger en bataille. La tactique des Grecs avait pour base le carré, la réunion des carrés formant la phalange ; la tactique romaine reposait sur la combinaison de lignes dont l'ensemble formait la légion.

La stratégie (de *straton*, ager, conduire une armée) est la science du général en chef : concevoir un plan de bataille, tracer des lignes d'opérations, déterminer les positions offensives et défensives, diriger les masses sur les points décisifs.

A l'usage, surtout des civils, le sens du mot tactique anticipe largement dans le domaine de la stratégie. Au surplus, il importe peu. Les Allemands, qui sont en bonne place pour une critique savante des opérations du maréchal Foch, les attribueront à leur gré au stratège ou au tacticien : l'un et l'autre se confondent en lui pour une série de démonstrations pratiques où la Kriegsakademie trouvera matière à plusieurs leçons.

Bergson et William James

On sait que l'autorité qu'a en Amérique M. Bergson lui vient de ses mérites personnels de l'admiration qu'on y professe pour ses œuvres, mais aussi de ce qu'il a été peu ou prou le disciple du grand philosophe américain William James, qui disait de lui à ses élèves d'outre-mer :

— Quel homme remarquable est ce M. Bergson ! Mais je ne sais pourquoi on l'appelle un grand philosophe français. Quand j'entends dire cela, je pense aussitôt à ce qu'on écrivait autrefois du Saint-Empire romain germanique : *il n'est pas Saint, il n'est pas Romain, il n'est pas Germanique*. Or, à mon sens, M. Bergson n'est pas grand... voyez sa taille ; *il n'est pas philosophe*, puisque je laisse la philosophie aux Allemands et qu'il est mon meilleur disciple ; *il n'est pas Français*... ou du moins

son nom m'a laissé longtemps croire qu'il ne l'était pas.

Et le sage qui inventa le Pragmatisme ajoutait aussitôt :

— Ce n'est pas un grand philosophe français, mais ce petit homme honore l'humanité tout entière.

Les tables tournantes

C'est décidément la mode chez les gens du monde, ou du moins chez certaines gens du monde, de faire tourner les tables.

On fait venir un grand homme d'autrefois et on l'interroge sur les choses du jour : les procès, les livres, le théâtre, — sur tout, sauf la guerre, ce qui serait du dernier mauvais goût.

Une poétesse célèbre s'est passionnée pour ce petit sport qui permet de s'entretenir par l'intermédiaire d'un pied de guéridon avec Shakespeare et Victor Hugo. Il paraît que l'un et l'autre ont exprimé leurs regrets de ne pas vivre à notre époque. Ils sont d'avis que nos poètes et nos dramaturges actuels sont impardonnables de ne pas être plus sensibles qu'ils ne sont à la formidable beauté de notre temps.

Oui, c'est l'avis de Shakespeare et celui de Victor Hugo.

SPECULATION

Comme M. Pomme était un bon client du restaurant, le gérant crut devoir lui marquer son estime en lui souhaitant personnellement la bienvenue :

— Et comment allez-vous, monsieur Pomme ?... Il y a longtemps qu'on ne vous a vu ; vous étiez parti à la campagne, sans doute ? — Non, des parents de province sont venus me voir ; alors, vous savez, un jour ici, un jour là...

— Bien entendu. Et qu'est-ce que je vais vous donner à déjeuner ? Nous avons un petit caneton que je vous recommande.

— C'est une idée. Mais qu'est-ce que je vois sur la carte : un quart, quinze francs ?... Ah non ! ça met la bête à soixante francs ! C'est effrayant.

— Je suis de votre avis et j'ai honte moi-même de demander ces prix-là, mais je ne peux pas faire autrement...

— Tout de même...

— Songez à mes frais, monsieur Pomme ! Evidemment, c'est révoltant de payer un canard trois louis... Mais le paysan veut gagner sur sa marchandise, le courtier veut gagner sur le paysan, le commissionnaire veut gagner sur le courtier, le marchand veut gagner sur le commissionnaire... Ouf ! Alors laissez donc le canard, et prenez simplement un beefsteak aux pommes soufflées.

— Va pour le beefsteak.

— Je ne pousse pas à la consommation. Je n'ai pas la prétention, en ce moment, de gagner de l'argent ; j'aimerais les deux bouts, je n'en demande pas davantage.

— Qu'est-ce que je lis : neuf francs, le beefsteak !

— Eh oui. Ah ! monsieur Pomme, si vous saviez ce que valent les pommes de terre !

— Je sais : un franc vingt le kilo...

— Eh bien ! calculez ; avec mes frais : loyer, charbon, gaz, blanchissage, personnel... Est-ce que vous croyez que je ne préférerais pas payer le kilo de pommes de terre quatre-vingts centimes et vous donner votre beefsteak pour huit francs ? Ce n'est pas gai, je vous l'affirme, de recevoir constamment des observations des clients. Encore, vous, monsieur Pomme, vous êtes raisonnable ; mais il y en a !... Ce qui nous tue, voyez-vous, c'est la spéculation. — MAURICE LEVEL.

L'unité de langage

Le tourment de l'unité agit sur nos sensibilités et modifie profondément nos habitudes. C'est généralement en bien. Nous avons le front unique, le commandement unique, et voici que nous allons avoir également le langage unique. Déjà il restait plus question, dans les récits de guerre, d'abris, mais de dug-outs. Depuis peu, le *Switche* *Dracourt-Quent* est à l'ordre du jour. Malgré leur défection, les Russes nous fournissent les termes singuliers de *soviets* et de *bolchevisme*. Les Italiens ne nous donnent actuellement aucun vocable militaire ou politique. C'est qu'ils nous en ont fourni beaucoup autrefois. Il ne manque plus qu'une ou deux expressions tchéco-slovaques, et l'unité de langage sera complète.

Nelligan

La jeunesse canadienne française, qui a envoyé sur notre front un contingent important de valeureux soldats, se préoccupe aussi de sa renaissance littéraire.

Il semble qu'elle ait pris comme drapeau un poète canadien français qui mourut jeune et qui, avant de mourir, devint fou,

comme Baudelaire. Il s'appelait Emile Nelligan. Son œuvre parut en 1903.

Nelligan était, avant tout, un verlainien. Il paraît avoir subi aussi l'influence d'Alfred Samain et de Rodenbach. Son chant est tendre et angoissé.

Quelques-uns de ses poèmes de grandes voix anciennes. Et je revis un peu l'enfance en la villa : Je me retrouve encore avec ce qui fut là, Quand le soir nous jetait de l'or par les persiennes. Et dans mon âme alors, soudain, je vois groupées Mes sœurs à cheveux blancs jouant près des vieux. Autour d'elle le chat rôde, le dos frileux, le feu. Le regardant veur, étonné, leurs poupées...

On goûterait volontiers en France les poèmes délicats de ce frère lointain, Emile Nelligan, dont la destinée fut obscure et tragique, et dont les anthologies ne donnent rien.

Arrête, bûcheron...

La branche d'olivier, emblème pacifique, risque-t-elle de manquer lorsque l'on signera la paix ? C'est bien possible, si l'on en croit l'administration italienne.

On sait que pour le charbon l'Italie est tributaire de l'Angleterre et de la France. Tout ce qu'on en importe est utilisé par les chemins de fer et les usines de guerre. Et ce n'est pas encore suffisant, puisqu'en un mois les chemins de fer seuls ont brûlé 50.000 tonnes de bois d'olivier.

On se figure le ravage que les bûcherons sont obligés de faire dans les olivettes italiennes...

Cette rareté du combustible est cause que, seules, huit villes italiennes, les plus grandes, ont le gaz pendant deux ou trois heures par jour.

Quant au chauffage domestique, les Italiens n'y songent même pas. Et il ne faut pas oublier que dans le Nord de la Péninsule l'hiver est plus rigoureux qu'à Paris.

Aérobos

Excelsior a décrit cet avion-zeppelin qui enlevait neuf passagers et qui a été capturé près de Soissons.

Cette sorte d'appareil est véritablement l'autobus de l'air ; appelons-le, si vous le préférez, *aérobos* : le mot ne sera pas plus barbare que le terme autobus.

Quand viendra la paix, nous verrons certainement de ces *aérobos* mis dans tous les pays au service des civils. Comme ces machines volantes ne seront plus chargées de torpilles ni de mitrailleuses, elles pourront facilement véhiculer une vingtaine, peut-être une trentaine de personnes.

Mais la crainte des accidents ne ferait-elle pas hésiter la clientèle ? Nullement, croyez-le bien. On vaudrait aller vite, et le danger de mort ne comptera pour rien.

Quand les trains commenceront à rouler, tout le monde considérera ce mode de locomotion comme terriblement périlleux. Alfred de Vigny écrivait magnifiquement :

Pour jeter en éclats la magique fournaise, Il suffira toujours du caillou d'un enfant.

Et cependant quoi de plus banal aujourd'hui qu'un voyage en chemin de fer !

Le temps viendra où de bonnes vieilles grand-mères tricoteront placidement en *aérobos*.

Gastrite chronique

C'était un vieux médecin de province qui avait grand besoin de repos. Il confia sa clientèle à son fils, tout frais émoulu de la Faculté, et s'en fut à la mer. Quand il revint, le jeune homme avait fait merveille, et guéri entre autres la gastrite chronique d'une vieille demoiselle fort riche.

— Très bien, mon fils, et je suis fier de vous, déclara le père. Mais j'aurais peut-être bien fait de vous dire que c'est la gastrite de Mlle B... qui a payé vos études !

Lisez donc...

Quelle Étrange Histoire... roman sur les mers de tropiques et aux Antilles, pays de rêve. (Éditions et Librairie, 40, r. de Seine.)

LE PONT DES ARTS

Un érudit casanoviste va nous révéler un Casanova polémiste, en réimprimant un rare libelle satirique, intitulé *Lana Caprina*, que l'aventurier venit d'imprimer à Bologne en 1772.

Durant la saison prochaine, les théâtres d'avant-garde manifesteront beaucoup d'activité. Sans compter les spectacles déjà annoncés d'Art et Liberté, il y aura une série de représentations données au Vieux-Colombier par Mme Jane Bathory, en l'absence de M. Jacques Copeau. On prête aussi à M. Francis Bernouard l'intention de monter une scène qui prendrait le nom de Théâtre de Paris.

LE VEILLEUR.

THÉÂTRES

Sarah-Bernhardt. — Réouverture mardi 10 septembre avec les Nouveaux Riches.

LA JOURNÉE :

Comédie-Française, 7 h. 45, *l'Épreuve*, *Britannicus*. Opéra-Comique, relâche ; demain, 7 h. 30, les *Contes d'Hoffmann*.

Opéra, 7 h. 45, *le Grillon du foyer*. Palais-Royal, 8 h. 30, *Botru chez les civils*. Châtelet, 8 h., *la Course au bonheur*. Renaissance, 8 h. 30, *Florette et Potapou*. Vaudeville, 8 h. 30, *Nono* (Sacha Guitry). Th. Antoine, 8 h. 30, *Afgar* ou *les Loisirs du harem*.

Edouard-VII, 8 h. 45, *la Folle Nuit*. Th. Albert-I^{er}, 8 h. 30, *Billeted*, comedy in 3 acts by F. Tennyson Jesse and H.-N. Harwood. L'Abrî, 8 h. 30, 1918.

Scala, 8 h. 45, *Une grosse affaire*. Th. Cadet-Rousselle, Louvre 37-10, 3 h. et 8 h. 30, *Mind your Pips*, revue à grand spectacle.

Grand-Guignol, 8 h. 30, *Gardiens de phare*, etc.

SPECTACLES DIVERS

Folies-Bergère (Gut. 02-59), 8 h. 30, la grande revue *C'est Paris !*. Mat. samedis, dimanches et fêtes.

Olympia (Centr. 44-68), 2 h. 30 et 8 h. 30, programme de music-hall. 20 vedettes ; attract. Casino de Paris, 8 h. 30, *Boum !* revue. Empire, 8 h. 15, les *Saltimbanques*.

LES RESULTATS SPORTIFS

CYCLISME

Au Vélodrome d'Hiver. — Résultats : Prix de Montmorency (scratch, 500 m.). — 1. Beyl, 2. Chardon, 3. Lorain.

Match Parisot-Ali Neffati. — Neffati gagne les deux manches sur 10 kil. et 10 milles derrière tandem.

Course par éliminations. — 1. Vandenhove, 2. Larrue, 3. Siméoni, 4. Latriche, 5. Michot. *Brassard des tandems* (course poursuite). — Choque-Evrand rejoint Beyl-Larue après 3 kil. 250, couverts en 4 m. 3 s.

Prix de Fructidor (course de primes, 6 kil.). — 1. Vandenhove, en 7 m. 51 s. 2/5 ; 2. Lemay, 3. Polledri, 4. Veillet, 5. Le Bars.

Grand Prix des As (50 kil. derrière motos). — 1. Serès ; 2. Egg, à un tour ; 3. Dicker, loin. Egg ayant fait une chute, sans gravité d'ailleurs, la course est arrêtée au trente-quatrième kilomètre, puis reprise ensuite.

Le Prix des Jeunes. — La Société des Courses a fait disputer, hier après-midi, sur Saint-Germain, Mantes et retour (50 kil.), une intéressante épreuve qui avait groupé près de deux cents engagements. Sur les 194 inscrits, 177 ont pris le départ, et 73 se sont classés en moins de deux heures et demie. Résultats :

1. J. Verritas (I.), en 1 h. 43 m. 7 s. ; 2. R. Hardy (I.), à une longueur ; 3. J. Mystère (I.), à une roue ; 4. R. Martial (F.A.S.), à une roue ; 5. R. Labbé (I.), 6. R. Brière (H.C.P.), 7. P. Monge (H.C.P., lombé), en 1 h. 44 m. 14 s. ; 8. A. Magnard (F.A.S.), 9. H. Binet (I.), 10. H. Ziegart (E.C.V.).

ATHLÉTISME

La Fête franco-belge. — Belle réunion, au Bois de Boulogne ; matches intéressants et très disputés. Résultats :

100 mètres. — Finale : 1. Soullignac, 2. Freddy, 3. Tirard, 4. Snel.

110 mètres, haies. — 1. Géo André, 2. Girard, 3. Vandendey.

Lancement de la grenade. — 1. Winand, 73 m. 64 ; Wantier, 73 m. 57 ; 3. G. André, 64 m. 12.

Match de Football Association. — Les Belges battent les Français par 4 buts à 0.

NATATION

Le meeting de l'île des Cygnes. — Excellente réunion, organisée à Grenelle par le Club des Nageurs de Paris :

Prix du Club des Nageurs de Paris. — 50 mètres, garçons : 1. Guédon ; 50 mètres, fillettes : 1. H. Gardelle.

Prix Fémina. — 100 mètres : 1. Suzanne Wurtz, en 1 min. 33 sec.

Championnat de France. — Plongeon féminin : 1. Suzanne Wurtz, 39 pts ; 2. H. Delbord, 32 pts ; 3. Marthe Comte, 22 pts.

Championnat de Paris. — Plongeon hommes : 1. Delbord, 115 pts ; 2. Mouraud, 94 pts ; 3. Ratière, 85 pts ; 4. Barbier, 83 pts.

Course de l'heure. — 1. M. Biewesch, 3 kilom. 175 m. ; 2. S. Lavogade, 3 kilom. ; 3. Ivan Kartenevitz, 2 kilom. 900 m. ; 4. A. Tappin, 5. Lorentz, 6. Laurent.

Prix du Conseil municipal. — 200 mètres : 1. J. Simonet, 3 m. 21 s. ; 2. P. Goosen, 3 m. 40 s. ; 3. Gabel, 4. Fardeau.

Le Brevet du C.E.P. — La première épreuve comptant pour le Brevet de natation du Comité d'éducation physique a eu lieu le matin à Versailles, à la piscine des Jambettes. Sur 32 concurrents, 21 ont obtenu le brevet, qui comportait diverses épreuves de nage. — G. Le G.

REDACON & ADMINISTRATION d'EXCELSIOR 20, rue d'Enghien — PARIS (X^e arr.)

Téléph. : Gutenberg 02-73 - 02-75 - 15-00

Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

TARIF DES ABONNEMENTS

France... 3 mois, 10 fr. ; 6 mois, 18 fr. ; 1 an, 35 fr. Etranger, 3 mois, 20 fr. ; 6 mois, 36 fr. ; 1 an, 70 fr. PUBLICITÉ : 11, Boulevard des Italiens. — Tél. : Gut. 12-45

PASTILLES MIRATON

Constipation